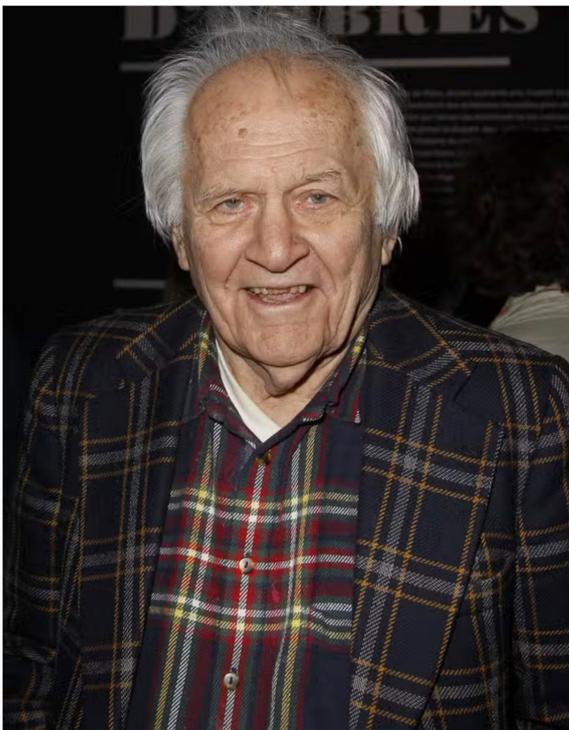


Marc'O, auteur, metteur en scène et touche-à-tout de la scène artistique, est mort

L'auteur de la pièce à succès « Les Idoles », qui deviendra un film-culte en 1967, a influencé la scène artistique underground et disruptive de la seconde moitié du XXe siècle. Celui qui était aussi écrivain, fondateur de revues et théoricien est mort le 11 juin, à l'âge de 98 ans.

Par Joëlle Gayot

Publié hier à 17h24, modifié hier à 21h18 • 🕒 Lecture 3 min.



Marc'O, à La Cinémathèque française, à Paris, en avril 2014. STEPH/VISUAL PRESS AGENCY/CINEMATHEQUE FRANCAISE

Metteur en scène, cinéaste, écrivain, fondateur de revues, théoricien, chercheur, Marc'O est mort le 11 juin, à Paris, à l'âge de 98 ans. Son nom ne dira rien aux générations Y, Z ou alpha. Il est pourtant de ceux qui se faufilent en catimini dans les conversations, dès lors que ces dernières évoquent la scène artistique underground et disruptive de la seconde moitié du XX^e siècle.

Autour de cette figure moins discrète qu'il n'y paraît surgit une foule d'artistes dont la liberté d'être a été une constante. Jean Cocteau, Jean Eustache, Bernardo Bertolucci, Bulle Ogier, Pierre Clémenti, Jean-Pierre Kalfon, Catherine Ringer, Yves Klein : pas un d'entre eux qui n'ait eu affaire, de près ou de loin, aux audaces de Marc'O. L'homme agrège l'effervescence d'une époque où la culture, qui s'inventait à brûle-pourpoint au théâtre, au cinéma, en littérature ou en poésie, le faisait de préférence à la marge plutôt qu'au cœur des institutions.

Né le 10 avril 1927 à Clermont-Ferrand, il s'engage à 14 ans dans la Résistance et gagne le maquis. A l'époque, il s'appelle encore Marc-Gilbert Guillaumin. L'apostrophe suivie du O majuscule, qui signera sa carte d'identité artistique, s'imposera plus tard. Une fois que cet hyperactif touche-à-tout aura tissé autour de lui une vaste toile amicale et professionnelle. Lorsqu'il prend le train pour Paris dès la fin de la guerre, ses pas le mènent vers Le Tabou, un club de jazz enfumé du quartier de Saint-Germain-des-Prés où Boris Vian souffle dans sa trompette. Il y fait des rencontres fondatrices. Ce genre de rencontres qui, parce qu'elles naissent dans le frais vivier de l'enthousiasme, sont le terreau d'existences palpitantes.

Pygmalion intuitif

Avec le poète Isidore Isou, il découvre le mouvement lettriste qui veut prendre la relève des surréalistes. Lorsqu'il croise le jeune Guy Debord, il ne sait pas que, devant lui, se tient le futur leader de l'Internationale situationniste. L'étudiant Debord lui confie son manuscrit *Hurlements en faveur de Sade*. Marc'O n'hésite pas : il le publie en 1952 dans sa revue *Ion*.

Pygmalion intuitif, il repère les talents en devenir. A moins qu'il ne fabrique lui-même les stars de demain. Rencontrés au théâtre de l'American Center où il monte une école de jeu au début des années 1960, Bulle Ogier, Pierre Clémenti, Jean-Pierre Kalfon, tous trois débutants, sont propulsés têtes d'affiche des *Idoles*, un film tourné en 1967 et qui deviendra culte. Une décennie plus tard, il ne passe pas à côté de Catherine Ringer, qu'il dirige dans un opéra rock (*Flashes rouges*, en 1978), et ce bien avant qu'elle ne se transforme en géniale moitié des Rita Mitsouko.

Il a le risque dans la peau. La radicalité lui est une seconde nature. Il ne tergiverse pas. Il agit. Même si le « faire », chez lui, paraît indissociable du commentaire critique. « *L'acteur* », explique-t-il en 2005 à la revue *Cassandra*, est plus « *important que le concept puisque ce sont les acteurs qui créent le concept* ». Auteur et metteur en scène de pièces à succès faites pour bousculer le public (parmi les premières : *Les Playgirls*, *Les Bargasses*, *Les Idoles*, toutes trois créées dans les années 1960), il ne s'enferme ni dans un style ni dans une discipline. Cinéma expérimental (*Closed Vision* en 1954), recherche sur les nouvelles technologies de l'image (projet Pixigraf en 1982), études du jeu de l'acteur avec la création en 1992 du Laboratoire d'études pratiques sur le changement, qui donnera naissance, en 1993, à la revue *Les périphériques vous parlent* : de la pratique à la théorie, Marc'O se démultiplie sans perdre de vue son idée fixe, enflammer la mèche d'un théâtre qui se doit d'être subversif et secouer un art qui se doit d'être sur la brèche.

De retour de Rome où il s'est installé dans les années 1980 (« *J'y étais plus demandé* », confie-t-il au magazine *Technikart* en 2006), il crée, en 1991, à l'Elysée-Montmartre, *Génération Chaos*, un spectacle pour et sur la jeunesse qu'il déclinera en épisodes. Lors du second volet, joué en 1995 dans les facs, les campus, les lycées agricoles, *Libération* rappelle, à bon escient, le titre que l'artiste avait donné à l'une de ses toutes premières revues : *Le Soulèvement de la jeunesse* (1951).

Soulever la jeunesse des corps, de la culture, de la pensée et de la vie aura été l'obsession de ce concepteur d'un art politique et poétique dont Bulle Ogier, interviewée en 2004 sur France Culture, rappelait qu'il était « *toujours dans le futur* ».

Collaboratrice de longue date et proche de Marc'O, Cristina Bertelli souligne l'appétit insatiable d'action, de réflexion et de création qui habitait l'artiste. « *Il a eu une activité protéiforme, multidisciplinaire, très politique. (...) Il ne pouvait pas ne pas créer, ne pas faire de projet, ne pas écrire.* » Des phrases auxquelles semblent répondre, en écho, celles du jeune homme de 20 ans qui, dans *Délire de fuite*, formidable récit autobiographique récemment publié aux éditions Allia, s'exclamait : « *La vie, je ne la dormirai plus, je ne la rêverai plus, je la vivrai.* »

Joëlle Gayot